

LIVRE CINQUIÈME.

CHAPITRE I.

« LA Lithuanie conquise, le but de la guerre était atteint. » (Page 215 [159].) L'auteur oublie donc tout ce qu'il a dit dans les premiers chapitres de son ouvrage, qu'on allait faire en Russie la guerre à l'Angleterre; qu'il fallait repousser les Russes en Asie; que cette expédition était indispensable à l'achèvement d'un grand dessein presque accompli; que son but n'était point hors de portée; que les moyens pour l'atteindre étaient suffisants. (Page 77 [58].) Le vrai but de la guerre était de forcer l'empereur Alexandre à la paix, et de rentrer dans l'alliance qu'il avait jurée contre l'Angleterre. Mais M. de Ségur ne débute ainsi que pour amener cette conséquence: *l'empereur doit s'arrêter à Vitepsk.*

Après avoir parlé des différens établissemens formés dans cette ville, il ajoute: « On ne s'en tint pas à l'utile; on voulut des embellissemens. Des maisons gâtaient la place du palais, l'empereur ordonna de les abattre. » (Page 217 [160].)

Ne croirait-on pas, à cette lecture, que Napoléon s'occupait sérieusement d'embellir la ville de Vitepsk? S'il a

fait abattre des masures, qui encombraient la place devant la maison qu'il occupait, c'était pour y passer la revue des troupes. D'ailleurs, il est utile que les abords d'un quartier-général ne soient point embarrassés.

Murat vient dire à Napoléon que « l'armée russe est » terrifiée, que sa cavalerie légère seule la mettrait en » déroute. » (Page 218 [161].) A cette exaltation d'ardeur, on fait répondre très-sérieusement par Napoléon: « Deux » grands fleuves marquent notre position; élevons des block- » haus sur cette ligne. Que les feux se croisent par-tout; for- » mons le bataillon carré; des canons aux angles et à l'ex- » térieur. Que l'intérieur contienne les cantonnemens et les » magasins, etc. » (Page 218 [161].)

L'auteur aurait dû nous donner quelques explications sur ce grand bataillon carré, croisant ses feux de tous côtés. Il paraît cependant bien comprendre ces dispositions, puisqu'il ajoute: « Ainsi son génie concevait tout par masse; il » voyait une armée de 400,000 hommes comme un régi- » ment. » (Page 218 [161].)

Maintenant M. de Ségur nous représente Napoléon comme ne donnant aucun ordre, si ce n'est celui de faire faire le siège de Bobruisk (place située au milieu des marais) par de la cavalerie. (Page 219 [161, 162].) De pareilles absurdités tombent d'elles-mêmes. La division Dombrowski que l'auteur suppose réduite à douze cents hommes, était forte de douze bataillons et d'une brigade de cavalerie légère, formant environ neuf mille hommes. Elle était destinée à observer la division russe du général Hœrtel et la place de Bobruisk. Le général Dombrowski devait cerner cette place, qui était en mauvais état, avec son infanterie, et sa cavalerie était chargée d'en éclairer les environs. Il avait avec lui vingt-quatre bouches à feu. Ailleurs, c'est Macdonald, auquel on n'envoyait ni les instructions ni les moyens de s'emparer de Riga, tandis qu'il a à ses ordres le nombreux

équipage de siège de Dantzick, et qu'avant de quitter Wilna, l'empereur lui avait fait connaître ses intentions.

Bientôt M. le maréchal-des-logis oublie ce qu'il a dit de la résolution de Napoléon, *de planter ses aigles* à Vitepsk, et il se rappelle que ce prince s'est écrié en y entrant : *Croyez-vous donc que je sois venu de si loin pour conquérir cette mesure?* (Page 220 [163].)

M. de Ségur, qui aime à faire des tableaux, aurait bien dû faire celui de la cérémonie imposante qui eut lieu, lors de la réception du nouveau colonel des grenadiers à pied de la garde. Mais il passe sur cela si légèrement, que l'on croirait qu'il est question d'un officier ordinaire, tandis qu'il s'agit d'un des généraux les plus distingués, promu à l'un des premiers commandemens de l'armée. L'auteur, qui a cité si souvent de simples officiers, aurait bien pu nommer le général comte Friant, moins connu qu'eux, il est vrai, dans les salons, mais si connu des braves. Il aurait dû dire que l'empereur tira son épée, le reçut lui-même et l'embrassa en lui disant : « C'est la récompense de vos beaux et bons services, mais j'ai encore besoin de vous. Continuez à commander votre division pendant cette campagne; vous m'y êtes plus nécessaire qu'à la tête de vos grenadiers, que j'ai toujours sous mes yeux. »

Qui pourrait reconnaître l'empereur au portrait suivant? « L'impatience saisit Napoléon... on le voit inquiet... l'image » de Moskou prisonnière obsède son esprit.... une grande » irrésolution s'empare de toute sa personne.... on le voit » errer dans ses appartemens, comme poursuivi par cette » dangereuse tentation.... il marche sans objet, demande » l'heure, considère le temps, et tout absorbé il s'arrête; » puis il fredonne d'un air préoccupé et marche encore... » demandant à ceux qu'il rencontre : Eh bien! que ferons-nous? resterons-nous, irons-nous plus avant? etc. » (Pages 222 et 223 [164, 165].)

M. de Ségur le représente tantôt dans son lit, tantôt en chemise; et après les beaux raisonnemens du chapitre précédent, sur la nécessité de rester à Vitepsk, il nous dit que « le même danger qui peut-être aurait dû le rappeler sur » le Niémen, ou le fixer sur la Duna, le pousse sur Mos- » kou.... qu'alors, décidé, il se relève soudainement, plein » du feu de sa redoutable conception; qu'il paraît possédé » du génie de la guerre; que sa voix s'endurcit, que son » regard devient étincelant, son air farouche; qu'on s'écarte » de lui par frayeur. » (Pages 225 et 226 [166, 167].)

L'historien de la grande-armée a sans doute pris son modèle à Charenton.

CHAPITRE II.

M. DE SÉGUR, sans avoir parlé des nouvelles circonstances qui peuvent avoir disposé Napoléon à changer d'idée, nous le présente comme ne pensant plus qu'à quitter Vittepsk, et à se porter en avant.

« Sa résolution fixée, il lui importait de ne pas méconter tenter ses entours; c'était par leurs sentimens qu'il jugeait de ceux de l'armée; il se sentait mal à l'aise, entouré de regards désapprobateurs. » (Page 227 [168].) Il faudrait en conclure qu'il était désapprouvé par tout le monde, et qu'il était seul contre tous. L'empereur s'occupait très-peu de ses entours. Il n'avait ni la faiblesse de s'inquiéter des regards désapprobateurs, ni la sottise de juger des sentimens de l'armée par ceux de personnes qui n'étaient quelque chose que par les objets relatifs au service dont elles étaient chargées près de lui. Il eut, d'un mouvement de ses sourcils, fait baisser les regards désapprobateurs. Quant au mécontentement, il existait quelquefois, mais il se manifestait rarement. Napoléon ne savait-il pas que les courtisans sont frondeurs par leur nature, quand ils ne sont pas sous l'œil du maître? ne savait-il pas aussi ce qu'il fallait accorder à la faiblesse humaine? et s'il était indulgent pour la mauvaise humeur dont les fatigues et les privations étaient la cause, s'il était trop juste pour s'en irriter, il était assez sage pour ne pas en tenir compte dans ses déterminations. Il l'était sur-tout assez pour ne pas

juger, par les sentimens de personnes qui ne commandaient pas les troupes et qui ne vivaient pas avec elles, des véritables sentimens de l'armée. Napoléon savait apprécier les hommes et les choses, ce que M. l'officier du palais paraît entièrement ignorer.

L'auteur recommence ici les scènes qu'il a déjà fait jouer à Paris, par les mêmes acteurs. (Page 96 [72].) A l'en croire, l'empereur n'aurait eu autour de lui que des bavards, ou des gens sans éducation.

Malgré toutes les observations qui lui sont faites, « il veut marcher à la fois sur Pétersbourg et sur Moskou, pour tout détruire dans l'une et tout conserver dans l'autre. » (Page 228 [169].) Voilà une justice distributive bien étrange! Il est malheureux que le duc de Frioul, à qui pareil secret avait été révélé, ne soit plus ici pour nous en expliquer la bizarrerie. Cette conversation avec Duroc est pour amener cette réplique de l'empereur, que, « si la guerre de Russie ne lui présentait aucune chance avantageuse, il tournerait ses armes contre la Prusse, et lui ferait payer les frais de la guerre. » (Page 229 [169].) Comment supposer que, quand les Prussiens marchaient sous les drapeaux de Napoléon, il méditait leur ruine! Le général Yorck peut l'avoir dit pour excuser sa défection; mais quel motif M. de Ségur peut-il donner de cette invention.

Il fait dire à M. Daru que cette guerre n'est pas nationale. M. Daru ne peut pas avoir tenu un pareil langage. La délivrance de la Pologne rendait cette guerre plus nationale que toutes les autres entreprises de Napoléon. Après la guerre de la limite du Rhin, c'était la plus nationale qui ait pu être faite.

Dans tout ce chapitre, l'auteur nous présente Napoléon occupé à convaincre les grands, à combattre leurs résistances, et à obtenir d'eux qu'ils veuillent bien faire encore

un effort pour aller jusqu'à Smolensk. Napoléon les cajole : quand il les interrompt, c'est « par des raisonnemens » subtils... Ses manières sont remarquables par une facilité, » une simplicité, une bonhomie, etc., ce qui explique pour- » quoi, malgré tant de malheurs, il est encore aimé par » ceux qui ont vécu dans son intimité. » (Page 233 [172].) M. le maréchal-des-logis du palais n'a point vécu dans cette intimité; il le prouve par l'esprit qui a dicté son livre.

Si cette peinture de l'entourage de Napoléon était fidèle, il faut avouer que ce prince aurait eu des serviteurs bien peu dévoués, et même étrangement récalcitrans. Il n'y a pas de général, enfoncé dans une contrée lointaine, qui, avec autant d'opposition, puisse réussir. Les soldats même disent qu'ils ne le voyaient plus qu'au jour des combats, *quand il fallait mourir, jamais pour les faire vivre.* (Page 235 [173].) Que deviennent ces soins minutieux que prend l'empereur pour nourrir le soldat, et *ces approvisionnemens immenses comme l'entreprise*, qu'il a fait rassembler? (Page 120 [91].)

Les métamorphoses s'opèrent sous la baguette magique de M. de Ségur; tous les masques changent; on ne reconnaît plus personne.

Napoléon ne sait plus vouloir, ne sait plus se faire obéir.

Berthier n'est plus l'expéditionnaire empressé de ses ordres.

Mouton n'est plus ce fier tribun militaire que César a subjugué*.

Caulaincourt n'est plus ce serviteur exact et ponctuel, qui oublie jusqu'à ses sentimens et ne connaît que son devoir.

* Lorsque le comte de Lobau était colonel du troisième de ligne, son vote fut contraire à l'élévation de Napoléon au trône impérial. L'empereur, qui tenait à s'attacher un officier de cette distinction, le fit venir : une simple conversation séduisit ce colonel, qui bientôt devint son aide-de-camp.

Duroc n'est plus le discret confident qui se tait, quand il n'est pas nécessaire de répéter la voix du maître.

On ôte à M. Daru son rôle de laborieux et sévère administrateur; on en fait un discoureur politique devant l'homme qui lui imposait le plus de réserve.

CHAPITRE III.

LE deuxième corps obtient, sur la route de Sebej, un avantage considérable sur un corps russe et le rejette dans la Drissa. M. de Ségur ne porte la perte des ennemis qu'à deux mille hommes et huit canons, tandis qu'elle fut de trois mille hommes et de quatorze canons. Un général russe, tué dans cette affaire, fournit à l'auteur l'occasion d'en faire un pompeux éloge; *sa mort fut, dit-il, héroïque*. Puis il entre à ce sujet dans de grands détails qui n'ont pu lui être fournis que par des Russes. Nous ne reprochons pas à M. l'officier du palais les éloges qu'il donne à nos ennemis; toutefois les généraux français qui tombèrent dans cette campagne, sont loin d'exciter autant ses regrets; à peine fait-il connaître leurs noms.

L'auteur suppose que ce n'est qu'à la fin de son séjour à Vitepsk que l'empereur eut connaissance des proclamations d'Alexandre, datées de Polotsk le 18 juillet, et dont nous avons déjà parlé. Il dit que Napoléon fut *ému* des injures grossières qu'elles contenaient. Il se trompe; elles n'excitèrent que son sourire.

Dans sa position de Vitepsk, Napoléon espérait que les armées ennemies, réunies vers Smolensk, feraient quelques faux mouvemens, dont il pourrait profiter. L'attaque des Russes sur le général Sébastiani à Inkowo, le confirma bientôt dans l'idée que toute l'armée de Barclay quittait les environs de Smolensk pour venir l'attaquer. Sa décision est

aussitôt prise, et M. de Ségur a raison de dire qu'elle fut *grande et hardie comme l'entreprise*. (Page 241 [179].) Il conçoit l'espoir de se porter rapidement sur la rive gauche du Dniéper, et en remontant ce fleuve, d'atteindre Smolensk avant les Russes; mouvement qui nous plaçait sur le flanc ou sur les derrières de l'armée ennemie; quatre jours lui suffirent pour porter sur Liadouï le corps de Davoust et ceux qu'il a avec lui. La hardiesse de cette manœuvre, que les Russes eux-mêmes ont admirée *, et la rapidité de son exécution réfutent victorieusement tout ce que l'auteur a dit de l'indécision et de l'apathie de l'empereur.

* Voyez l'*Histoire militaire de la Campagne de Russie*, en 1812, par M. le colonel Boutourlin, aide-de-camp de S. M. l'empereur de Russie. (Page 252, tome I^{er}.)